

Onna tchîvra coumouda

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 43

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lorsque le général Martineau Des Chesnez fut admis à l'école de Saint-Cyr, il y a une trentaine d'années, sa mère donna un grand dîner auquel assistaient, entre autres, M. Thiers, le comte de Mornay et le général Schramm.

Voici l'histoire qu'elle y raconta devant des témoins qui ne l'ont peut-être pas oubliée, car ils en ont ri bien longtemps :

La baronne Martineau Des Chesnez était aussi bonne ménagère qu'excellente mère. Elle faisait elle-même chaque année ses confitures. Le jeune Emile, alors simplement nommé *Milot*, avait cinq ans, en 1825. Sa mère venait de réussir une chaudronnée de confitures d'abricots, en dépit de son fils qui réclamait obstinément une découpe en papier, pour orner en guise de dentelles l'évasement de larges bottes à la mousquetaire, qu'il avait trouvées on ne sait où.

Dès que le petit *Milot* fut paré de sa guipure, et hissé dans ses bottes, il exécuta une manœuvre militaire de sa façon, faisant le siège du poêle de la salle à manger.

Cependant, la marmelade refroidissait toujours dans la grande bassine de cuivre, derrière la grande table. Le général en herbe, repoussé par sa mère, très préoccupée de la préparation de ses pots, fit une retraite malheureuse... En fuyant à reculons, il se heurta contre la bassine et tomba assis au milieu des confitures.

La mère, épouvantée, bondit sur l'enfant et le repêcha tout gluant. Il hurlait, mais seulement de peur, car la baronne, en relevant le jeune fou, avait constaté que la confiture était refroidie. Son fils n'étant point brûlé, elle entra contre lui dans une colère terrible, d'autant plus terrible que la petite culotte du bébé était toute neuve. En deux tours de main elle enleva à l'enfant ce vêtement indispensable, le jeta près d'elle, puis couchant sur ses genoux l'espiègle qui criait toujours, elle le retourna du côté qui avait plongé dans la bassine et lui donna le fouet...

Etrange effet de la correction : *Milot* se tut tout à coup. Comme ce n'était pas son habitude, en pareil cas, la mère, étonnée, s'arrêta...

Le futur juge du maréchal Bazaine avait attiré à lui sa culotte, imprégnée de la précieuse marmelade, et il en léchait voluptueusement les fonds!...

Le brave général Martineau Des Chesnez ne nous en vaudra pas, je l'espère, de la publicité donnée à cette anecdote qui lui fait, en somme, beaucoup d'honneur, car elle démontre avec quel succès il préluait au stoïcisme qui est la principale vertu du soldat.

(La Scène.)

Onna tchivra coumouda.

On brav'homme que sa féna tormintavé po atsetà onna tchivra sé décidé à la fin dâi fin à allâ à la faira po in atseta iena.

Lè, l'in vouaité onna balla, que terivé su lo fâlo, bin cornaié, prâo dé tsai et sé dese : Vaiquîé me n'affère.

— Dité-vai, — que dese âo martchand, — guièro la tchivra ?

— Cinq picé.

— Guièro baillé-te dé lassé ?

— On pot et demi pai trata.

— Ma fâi l'est trâo por mé, ma féna a lo diabllio po féré dâo café, l'in fâ dza trai iadzo pai dzo, et se l'avai trai pots dé lassé à dispensâ, m'in bailleraï à ti lé repè : m'est faut alla verré po onna pllie crouie.

N'avai pas fè vingt pas que lo martchand lai crié :

— Veni-vai!...

— Qu'est-te que lai ia ?

— Vaidé-vo, lo commerço l'est lo commerço, se la tchivra vo plliai, inmena-la; po lo lassé, l'in a tant pou qu'on vâo!!

L. C.

Roubaud, le dessinateur, avait fait une lithographie pour le *Charivari*. Deux ou trois fois, on vint inutilement lui demander la pierre...

— Dites que M. Roubaud est malade, répond un jour le caricaturiste avec humeur.

Huit jours après, même réponse. Quinze jours après :

— Allez au diable, il est mort! s'écrie Roubaud hors de lui.

Roubaud se croit débarrassé pour quelque temps au moins. Point, au bout d'une heure, le garçon de bureau du *Charivari* passe de nouveau la tête par l'entre-baillement de la porte :

— Monsieur, on m'a dit que si M. Roubaud était mort, vous ayez l'obligeance de me remettre la pierre.

— La pierre? On l'a mise sur sa tombe!

En police correctionnelle :

Le président. — Robin, vous avez battu votre femme ?

Robin. — Mon président, j'vas vous dire que ce n'est pas ce que vous croyez, bien certainement.

— Comment, ce n'est pas ce que je crois? Avez-vous battu votre femme, oui ou non ?

— Vous comprenez donc, mon président, que je ne puis pas supporter qu'on me dise des sottises...

— Très bien; mais la loi ne vous autorise pas à battre votre femme.

— Vous faites erreur, mon président, c'est ma femme légitime.

— C'est égal, vous n'avez pas le droit de la frapper.

Robin, stupéfait et levant les mains au ciel. — Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous?

Une veille de Noël.

I

Le vent faisait entendre ses gémissements dans les rues de la capitale, et chassait une pluie glacée au visage de la multitude qui encombraït le pavé. Le public, toutefois, ne paraissait guère s'inquiéter de ce mauvais temps. On se couvoyait, on se bousculait, les uns caressant les espérances les plus agréables, les autres pressés de soucis qui les rendaient insensibles à tout.